

UN CAPTIF AMOUREUX **DE JEAN GENET**

Adaptation et mise en scène **GUILLAUME CLAYSSSEN**



LA COMPAGNIE
DES
ATTENTIFS

www.lesattentifs.com

UN CAPTIF AMOUREUX

Production

La Compagnie des Attentifs

Coproduction

La Mairie de Paris

Coréalisation

L'étoile du Nord à Paris - du 4 au 13 décembre 2014

Partenaire

Maison Européenne de la Photographie

Résidence de Création

Lilas en scène

Tournée 2014-2015

27 et 28 avril 2015 à l'Abbaye de Neumünster (Luxembourg)

Distribution

Olav Benestvedt

Benoît Plouzen-Morvan

Contacts

Metteur en scène

Guillaume Clayssen

06 60 81 26 89

clayssenguillaume@gmail.com

120 rue des Pyrénées 75020 Paris

Administration - Production

Claire Marx

06 60 45 10 76

claire.marx@gmail.com

17 rue Vitruve 75020 Paris

RETOUR A JEAN GENET

GENESE DU PROJET

En 2011, j'ai mis en scène l'une des premières pièces de Jean Genet - *Les Bonnes* - à la Comédie de l'Est à Colmar et à L'étoile du nord à Paris. *Un captif amoureux*, publié après sa mort et que j'adapte aujourd'hui à la scène, est son dernier texte.

Ce récit est un chant d'amour à un peuple abandonné – les Palestiniens – le chant d'un poète devenu étranger à son propre pays – la France – qui écrit pour des exilés, des apatrides : des révolutionnaires !!

Loin d'être un manifeste politique, bien qu'il soit à sa manière très politique, loin d'être un pensum idéologique, bien qu'il participe à chaque instant à cette révolution palestinienne, *Un captif amoureux* est le livre d'un poète qui, délaissé depuis plusieurs années par l'écriture, retrouve l'inspiration grâce à l'engagement politique. La poésie de Genet se remet en marche auprès du peuple de Palestine dressé fièrement contre l'injustice d'Israël, des autres pays arabes et de l'Amérique. C'est en rêvant, comme il le dit lui-même, à l'intérieur du rêve palestinien que l'auteur du *Miracle de la rose*, a retrouvé sa verve. Mais cette nouvelle écriture ancrée dans l'action politique, marque un passage chez Genet de ce qu'il nomme « la grammaire de son imaginaire » - son théâtre, ses romans, sa poésie - à la « grammaire du monde ».



UN DIPTYQUE SUR L'ORIENT ET L'OCCIDENT

Ce montage du *Captif amoureux* est le premier volet d'un diptyque consacré aux rapports entre le monde occidental et le monde musulman et plus largement à ce thème dont je reprends la formule à Tzvetan Todorov : « Nous et les autres ». Le deuxième volet qui aura lieu la saison prochaine, est une adaptation des *Lettres Persanes* de Montesquieu.

Interroger à travers deux spectacles le rapport si complexe entre Orient et Occident, me semble essentiel aujourd'hui. Bien que très différentes, l'œuvre de Genet et celle de Montesquieu incarnent chacune à sa manière un voyage. Ce voyage chez l'un et chez l'autre ne va pourtant pas dans le même sens.

Un Captif amoureux est un récit autobiographique du XXème siècle, une traversée de l'Occident à l'Orient, de la France au Proche-Orient, tandis que les *Lettres persanes*, roman épistolaire du XVIIIème siècle, va de l'Orient à l'Occident, de l'Iran d'hier à l'Europe des Lumières.

Dans ces deux spectacles, ma mise en scène est à chaque fois la reprise théâtrale du geste premier de l'écriture. Cette reprise de ma part s'incarne dans les deux cas par un travail documentaire et vidéo. Ainsi dans les *Lettres persanes* j'ai pour projet d'interviewer des étrangers vivant en France, des « persans » actuels, et d'entrelacer leur point de vue sur l'Occident contemporain à celui d'Usbek et Rica, les deux protagonistes de Montesquieu. Dans *Un Captif amoureux*, je fais dialoguer le texte de Genet avec la photographie contemporaine.



L'ADAPTATION DU *CAPTIF AMOUREUX*

Le fil que j'ai voulu tirer en adaptant *Un captif amoureux*, long récit autobiographique de plus de 600 pages, est donc celui du rapport entre l'inspiration poétique et la politique.

Lorsqu'il commence à rédiger, au milieu des années 70, son dernier livre, Genet est malade et vient de traverser plus d'une décennie sans écrire un nouveau livre. Le poids de la reconnaissance littéraire, la fulgurance avec laquelle il a écrit la première partie de son œuvre, enfin les drames qui jalonnent son existence et notamment le suicide de son amant Abdallah, tout cela contribue à l'éloigner de l'écriture.

C'est la nécessité d'être à sa manière le « barde », comme il l'écrit lui-même, du peuple palestinien, qui pousse Genet à écrire à nouveau. Le vieil homme qu'il est retrouve auprès des fédayins, une nouvelle jeunesse poétique. Ce voyage, qui commence en 71, dans les camps de réfugiés palestiniens de Jordanie, est l'occasion pour lui d'une double rencontre qui va marquer toute la fin de son existence, celle d'Hamza, jeune combattant palestinien, et sa mère, chez qui il loge une nuit d'été. Pendant vingt-quatre heures, Genet occupe le lit du « fils » parti au combat. La « mère », plus jeune que lui, lui apporte en plein milieu de la nuit, un café. Genet faisant semblant de dormir, l'observe et rêve tout éveillé que cette femme palestinienne est la mère qu'il n'a jamais connue. Cette scène « primitive » qui arrive au crépuscule de sa vie, devient le souvenir central dont le poète est animé et inspiré en écrivant *Un Captif amoureux*. Voilà pourquoi elle est aussi centrale dans mon adaptation.

Suivant le fil de l'engagement poétique et politique, j'ai voulu inscrire le montage de textes dans une certaine chronologie. Au cours du spectacle, sont projetés des intertitres donnant des repères historiques et biographiques succincts.

Cette adaptation du *Captif amoureux* commence par la période qui suit « Septembre noir », massacre des palestiniens par l'armée jordanienne en 71, puis fait ce saut dans le temps qui a marqué le retour de Genet au Proche-Orient au début des années 80. Plus de dix ans auparavant, Genet devient, par sa solidarité viscérale auprès des Palestiniens, *persona non grata*. Il est renvoyé de la région par les autorités Jordaniennes. Ce n'est qu'en 82, qu'il revient au Proche-Orient sur l'invitation de Layla Shahid, jeune militante palestinienne. Il se rend avec elle à Beyrouth, juste avant le départ de Yasser Arafath et de ses troupes, juste avant aussi l'entrée de l'armée israélienne dans la capitale libanaise.

Quelques jours plus tard, Genet est l'un des premiers occidentaux à visiter le camp de Chatila à Beyouth, juste après le massacre par les milices phalangistes de tous les civils palestiniens qui y séjournaient.

C'est aussi à cette même période, deux ans plus tard, qu'il retrouve la mère d'Hamza dont la quête, avec celle de son fils, l'obsédait depuis son départ du Proche-Orient dans les années 70.

C'est cet itinéraire incroyable, à la fois intime et politique, que retrace mon adaptation du *Captif amoureux*.



INCARNER ET ENCHANTER : DEUX CORPS POUR UN POÈTE

Dès le début de son récit, Genet revendique une prose poétique et musicale :

« Avant d'y arriver, je savais que ma présence au bord du Jourdain, sur les bases palestiniennes, ne serait jamais clairement dite : j'avais accueilli cette révolte de la même façon qu'une oreille musicienne reconnaît la note juste. »

(*Un captif amoureux*, p. 17)

Chanter la dignité, la beauté révolutionnaire des Palestiniens, est la grande ambition poétique d'*Un captif amoureux*. Le lyrisme de cette écriture m'invite comme metteur en scène à chercher un lyrisme dans l'incarnation du texte et à aborder cette langue avec la même « oreille musicienne ».

Olav Benestvedt et Benoît Plouzen-Morvan, mes deux interprètes, s'emparent de l'écriture de Genet comme deux corps et deux voix qui tantôt sont à l'unisson, tantôt sont dans le contrepoint.

Acteur mais aussi chanteur lyrique, Olav qui est contre-ténor et a une grande plasticité vocale, joue sur les métamorphoses de genres, de cultures, d'âges. Il s'empare notamment d'un magnifique poème arabe de Mahmoud Darwich intitulé *Ma Mère*. Ce poème, chanté sur scène dans sa langue originale, fait singulièrement écho à l'épisode central du *Captif amoureux* autour de la mère d'Hamza.

Benoît, lui, dans une belle voix de baryton, a été formé aux arts martiaux, et convoque un corps toujours dansant, agile et animal.

Alors qu'Olav incarne la part suprêmement rêveuse de Genet, Benoît cherche plutôt l'énergie combattive et engagée du poète. Mais ce duo d'acteurs, d'artistes de la scène, a pour principe de n'être jamais figé. C'est à toutes les ambiguïtés, à tous les sens de l'être à deux sur scène, que nous travaillons autour du *Captif amoureux*. Au final, la beauté de ces deux acteurs jaillit et de l'écriture commune qui les rassemble et de la complicité physique qu'ils trouvent naturellement entre eux.

Mes deux interprètes entremêlent donc leurs voix et leur corps souvent dansant et font entendre la poésie à la fois concrète, politique et métaphysique de Genet. Deux voix pour un poète ! Deux corps pour une écriture traversée de tant de vibrations et de beautés !

UN POEME PHOTOGRAPHIQUE

Aux deux corps des acteurs, se mêlent au cours du spectacle des projections photographiques. Ce sont des photos en noir et blanc d'un photographe palestinien, Raed Bawayah, exposé en décembre 2014 à la Maison européenne de la photographie à Paris.

Ces images ne sont pas des photos de guerres, mais des photos sur l'enfermement physique et mental du peuple de Palestine. Associées au *Captif amoureux*, ces photos imprègnent physiquement le corps des acteurs et jouent le rôle d'une sorte de mémoire collective à la fois intime et physique.

Elles participent aussi de cette « grammaire du monde » qu'évoque Genet pour parler de cette nouvelle écriture que sa rencontre avec les Palestiniens fait naître. Ma collaboration avec Raed est une manière de m'extraire d'une grammaire purement théâtrale et de confronter mon imaginaire de metteur en scène à une réalité socio-historique qui ne peut évidemment s'y réduire.

Le noir et blanc de ces photos qui sont avant tout des portraits, rendent de telles images atemporelles. On peut parfois les associer au travail des premiers photographes palestiniens, qui à la fin du XIXème siècle, saisissaient avec leur appareil le quotidien alors invisible des Palestiniens. Les images photographiques de l'époque prises dans cette région par les Occidentaux, avaient avant tout pour fonction de représenter le mythe biblique incarné dans une terre soit disant inhabitée et inculte.

Nous projetons les photos de Raed en fond de scène non comme un décor ou une illustration du texte, mais comme des impressions de la mémoire, comme des révélations photographiques.

Cette poésie de l'image dans le spectacle convoque des paysages boisés. On y voit souvent des palestiniens à côté d'oliviers, symboles de leur résistance et de leur enracinement dans cette terre de Palestine. Ces arbres en images qui « posent » à côté des hommes et des femmes, font écho à ce bois de théâtre de la scénographie.



© Raed Bawayah

UNE SCENOGRAPHIE DU MORT ET DU VIF



Stéphanie Rapin, scénographe du projet, évoque son travail sur *Un Captif amoureux* :

« *Le captif amoureux* est un témoignage sur le sens de l'engagement. C'est un combat. Un combat des corps et un combat des mots. En terme d'espace théâtral, comment représenter ces combats, ces conflits, ces résistances qui peuplent les mots et les actions de l'œuvre de Genet ? Il m'est apparu, au fil de la lecture du texte que le bois, en tant que matière, lieu et symbole était la représentation du vivant et de la mort la plus poétique et concrète pour transporter l'imaginaire du spectateur dans les univers d'action et d'onirisme de Genet.

Le bois, même mort, calciné, reste et se tient debout. Il est en ce sens le symbole de la résistance. Il ne tombe pas en poussière. Il peut être poussière si on le travaille. C'est aussi le foyer, l'âtre et le cercueil à la fois. Les bois, en tant que lieu sont présents dans la littérature, l'art et la religion. C'est le lieu de la réflexion, du retrait, à l'image du jardin des oliviers ou du buisson ardent. Mais les bois sont aussi les lieux des réunions secrètes, des guets-apens, les lieux de multiples frontières invisibles.

Les frontières sont des lieux ou des non-lieux fascinants. On les observe, on les respecte ou les transgresse, au sens propre et figuré. Genet n'a de cesse de travailler et vivre cette transgression. Il est donc devenu évident que l'espace scénique du *Captif amoureux* serait cette frontière mouvante de bois, branchages jonchant le sol, troncs, cette clairière, espace au centre d'une étendue horizontale et verticale, sorte de barricade, nous faisant voyager, avec la lumière et le jeu des comédiens, d'un univers à un autre, d'une tempête de sable de bois au brasier macabre d'un camp de réfugiés dévasté avec cette question en tête : que reste-t-il après la colère, les orages de fer, le feu ?

La réponse est encore une fois pour nous à travers ces textes, le bois. Celui qui permet de reconstruire, de fabriquer des instruments de musique, de sculpter et de créer ainsi une nouvelle forme d'art vivant. »

L'EQUIPE

GUILLAUME CLAYSSSEN (METTEUR EN SCENE)



Il commence le théâtre dans la section artistique du lycée Molière dirigée par Yves Steinmetz. Il mène ensuite, en parallèle, une formation universitaire à la Sorbonne (agrégation de philosophie, licence de lettres) et une formation théâtrale au cours Florent notamment dans la classe de Stéphane Auvray-Nauroy.

Il effectue différents stages avec Christian Rist, Didier Flamand, Philippe Adrien, Michel Fau. Il travaille comme comédien sous la direction de Jeanne Moreau, Catherine Cohen, Gerold Schumann, Hervé Dubourjal, Michel Cochet, Jean-Noël Dahan et Guy Pierre Couleau.

Il aborde la mise en scène en tant qu'assistant de Marc Paquien pour *L'intervention* de Victor Hugo puis collabore comme dramaturge de Guy Pierre Couleau (*Les Justes* d'Albert Camus, *Les Mains sales* de Sartre, *Sortie de piste* de Tchekhov, *Les Noces du rétameur* et *La Fontaine aux saints* de Synge, *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill) ou de Laurent Natrella (dans le cadre des deux spectacles de sortie de Conservatoire du CNSAD en juin 2014).

En juillet 2009, il réalise son premier court-métrage : *Femâle* qui a reçu le « prix originalité » au Festival de Fontainebleau et le « prix de la photo » du festival de Mulhouse « tous courts ».

En 2010-2011, il met en scène *Les Bonnes* de Genet à la Comédie de l'Est à Colmar et à l'Etoile du Nord à Paris.

En juillet 2011, il tourne son deuxième court-métrage, *Out-mortem*.

En mars 2012, il crée à la Loge à Paris *Je ne suis personne*, un montage de textes autour de Fernando Pessoa. Reprise du spectacle en février 2013 à la Loge et tournée sur la saison 2013-2014.

En novembre et décembre 2013, il met en scène à l'Etoile du Nord une création autour du cinéma intitulée : *Cine in corpore*.

En juillet 2014, il tourne son troisième court-métrage : *L'âme sort !*.

Il enseigne aussi la dramaturgie philosophique à des élèves comédiens de l'Ecole de Auvray-Nauroy.

Enfin depuis cinq saisons, il collabore à la Comédie De l'Est où il s'occupe notamment de diriger le comité de lecture, de collaborer comme dramaturge ou comédien avec certains metteurs en scène, de concevoir et rédiger des cahiers de création et d'animer des débats.

ARTISTES

OLAV BENESTVEDT



Né en 1977 à Kristiansand en Norvège. Olav Benestvedt est comédien, chanteur et auteur.

Il est formé à L'Ecole Internationale de Théâtre de Jacques Lecoq à Paris, au Webber Douglas Academy of Dramatic Art à Londres et à L'Académie Norvégienne de Création Littéraire, Skrivekunstakademiet à Bergen.

Il joue au théâtre sous la direction de Eram Sobhani (*Léonce et Lena* de Georg Büchner, *Le Roi de la tour du grand horloge* de William Butler Yeats, 2010, *Les cent vingt journées de Sodome* du Marquis de Sade, 2007), Guillaume Clayssen (*Un captif amoureux* de Jean Genet, 2014), Cédric Orain (*The Scottish Play* 2013, *Le Chant des Sirenes* de Pascal Quignard, 2011), Mikael Serre (*Cible mouvante*, 2009, *L'enfant Froid*, 2007 *Parasites*, 2005 *Visage de Feu*, 2003 de Marius von Mayenburg, *HHH* création collective, et *Requiem pour un Enfant sage* de Franz-Xaver Kroetz, 2008), Sylvie Reteuna (*Blanche-Neige* de Robert Walser, 2009) Frédéric Aspisi (*Keep your Distance*, création collective, 2009) Annette Stav Johanssen (*Black beauty*, 2006) Giovanni Fusetti et Anders Schlanbusch (*Navigare*, 2005.), Peter Symonds (*An ideal Husband* av Oscar Wilde, 2003), Hilary Wood (*Dogg's Hamlet* de Tom Stoppard, The Drayton Studio Theatre, Londres, 2002).

Comme chanteur il a conçu avec Yuta Masuda *Youkali*: carte blanche musicale en forme de concert, 2014, au Théâtre de L'Etoile du Nord, Paris. Il est contre-ténor invité pour l'album 'Uber' du Norwegian experimental black thrash band Sturmgeist (Season of mist, 2007).

Il écrit et met en scène

3330337777336444886, en collaboration avec Tori Wrånes (Avantgarden Teaterhus Trondheim, Norvège 2010) *Glefsende sovende utenfor tiden med en kake i munnen* (UKS/ Black Box Teater, Oslo, Ekserserhuset, Kristiansand) *Point Bleu*, création vocale en solo (Etoile du Nord, Paris) *Melofonisk Skumringssone*, performance musicale avec Tori Wrånes (Kristiansand Parkeringshus) *Oh Grasp it, don't let it go*, avec Annette Stav Johannssen (Smia Galleri, Kristiansand), *The Black Beauty Show*, création théâtrale avec Annette Stav Johanssen et Synnøve Wetten (Black Box teater, Oslo).

Il écrit également la pièce *W* pour laquelle il obtient la bourse d'écriture dramatique du Ministère de la Culture de Norvège.

Il est intervenant pédagogique à L'Ecole Auvray-Nauroy, structure de formation de l'acteur, à Paris.

BENOIT PLOUZEN-MORVAN



Il est formé à l'Ecole Supérieur d'Art Dramatique de la ville de Paris et diplômé d'une Licence Arts du Spectacle. Il suit auparavant les cours de Stéphane Auvray-Nauroy et de Françoise Roche à l'ATC ainsi que les cours Florent.

Il travaille sous la direction d'Alix Montheil (*Trip(es)* - Création), Kevin Thébault (*Jeunesse* - Création et *Conte de la Jeunesse Ordinaire* - Création), Luc Clémentin (*D'un Retournement l'Autre* - Frédérique Lordon), Chloé Duong *Peau d'âne* - Création), Julien Frégé (*Sabat Pater* - Création), Nicolas Chevrier (*Le Silence* - Nathalie Sarraute), Jean-Claude Cotillard (*Bim's*), Laurent Hatat (*Les Piliers de la Société* - Ibsen), Serge Rysenkow (*Plus Personne*), Sophie Lokasevsky (*Morbid* de Fausto Paravidino) et Pierre Berçot (*Fando et Lis* d'Arrabal).

Au cinéma, il tourne avec Mathieu Charrière et Rare Ienosaes.

RAED BAWAYAH (PHOTOGRAPHE)



Diplômé en 2004 de l'école de photographie Musrara de Jérusalem, Raed Bawayah expose l'année suivante à Paris, à l'occasion d'une résidence à la Cité internationale des arts, une série « identification n°925596611 » sur les travailleurs palestiniens sans permis en Israël.

En 2006, il participe avec le photographe israélien Pavel Wolberg à l'exposition « Ramallah-Tel-Aviv au jour le jour » à l'Hôtel de Ville à Paris.

A la suite de cette exposition, un projet « Paris le jour - Paris la nuit » est commandé aux deux photographes par la Mairie de Paris.

En 2007, une exposition personnelle « Vivre en Palestine » est montrée au festival de photojournalisme de Perpignan, « Visa pour l'image ». Ce travail en noir et blanc, loin de l'activité brûlante du conflit, reflète les conditions des hommes, dans les hôpitaux, maisons ou camps de réfugiés.

En 2009, son travail est sélectionné par Agnès de Gouvion Saint-Cyr, pour le prix Découvertes des Rencontres d'Arles.

Ses œuvres sont entre autres présentes dans les collections de la Maison européenne de la photographie (Paris) et du Fonds National d'art contemporain.

REVUE DE PRESSE DU *CAPTIF AMOUREUX*

Gilles Costaz (Webthea)

« La relation entre les deux comédiens est poignante, mystérieuse. Elle oppose un être concret, Genet lui-même, et des êtres plus imaginaires, la guerre et la souffrance se reflétant dans une belle gestuelle bouleversante et jusque dans les chants de Olav Benestvedt. Le texte est d'une puissance historique implacable. Guillaume Clayssen n'a pas voulu l'accompagner d'un jeu réaliste. Il conduit les interprètes vers un univers sombre où l'on est dans l'au-delà de la tragédie, là où le corps est cassé et digne, là où le flou est le voile de l'indicible. La transposition de l'œuvre par Clayssen acquiert une dimension théâtrale exceptionnelle. »

Fabrice Chêne (Les trois coups)

« Comment théâtraliser un texte qui n'est pas *a priori* écrit dans ce but ? Comment le faire exister sur le plateau, en capter l'essence, en partager au spectateur toute la puissance et toute la beauté ? À ces questions, le metteur en scène répond d'abord par une plongée sensorielle dans les mots de l'auteur. Le texte est proféré par les comédiens, mais aussi entendu en voix off, et quelquefois projeté en fond de scène, blanc sur fond noir. Le style inimitable de Genet y gagne un relief inédit, il est spatialisé, un peu comme le son dans la musique concrète. Et c'est tout naturellement que s'y mêlent des chants palestiniens ou l'*Ave Maria* de Schubert. »

Evelyne Trân (Theatre au vent, le Monde.fr)

« Cette adaptation très sensible du « Captif amoureux » rend véritablement hommage au travail de Jean GENET qui mit des années à écrire ce « Captif amoureux » oh combien captivant. Il témoigne si bien aussi de nos difficultés à répondre présent dans un monde borné par tant de conjectures. Il est lumineux dans l'obscurité.

Un spectacle essentiel à voir de toute urgence. »

Justin Winzenrieth (Le Souffleur)

« Les passages obligés, notamment l'insoutenable description par Genet de Chatila, où il fut l'un des premiers occidentaux à pénétrer après trois jours et trois nuits d'atrocités, se déroulent ainsi dans le dénuement qu'entraîne cette économie de moyens scéniques. Le résultat est bouleversant (...) On en sort hanté par d'étranges visions, mêlant images insupportables des massacres, souvenirs épars de la tendresse de liens familiaux défaits, désespoir de celui qui ne sait plus s'il a jamais eu de terre, et le sentiment tenace qu'en fait tout cela n'avait qu'un seul et unique. »

Paristribu.com

« La mise en scène de Guillaume Clayssen est incroyable. Deux comédiens disent le texte. Derrière eux un mur parfois des photos parfois un texte. Très peu de décor, peu de lumière. Une mise en scène épurée et dépouillée qui laisse une grande place aux comédiens dans ce no man's land. (...) Un spectacle poignant où l'on ressort de la salle avec des images et des mots pleins la tête mais aussi avec un sentiment d'avoir assisté à un moment qui restera gravé aussi bien grâce à la prestation des comédiens qu'à la parfaite esthétique de la mise en scène. Et avec une envie de se plonger dans l'œuvre de Genet. »